

Qui sème la folie récolte la poésie

Dominique Denis

Number 122, Spring 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40911ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Denis, D. (2004). Qui sème la folie récolte la poésie. *Liaison*, (122), 33–33.

Qui sème la folie

RÉCOLTÉ LA POÉSIE

Dominique DENIS



« LA POÉSIE CONTEMPORAINE ne chante plus : elle rampe ! » lançait Léo Ferré en 1973, question de dénoncer le fait que la poésie sacrifie une partie de son pouvoir d'évocation et de mobilisation en se réfugiant dans un cocon typographique, où la permanence illusoire du papier remplace l'urgence éphémère de la voix.

Pour paraphraser le flic ingénu du film *Coup de torchon*, je ne dirais pas que Ferré avait tort, mais je ne dirais pas plus qu'il avait raison. Périodiquement, il se trouve un poète pour rappeler la filiation – historique et étymologique – entre muse et musique. Chacun son tour et à sa façon, Duguay et Francoeur (ou, plus près de nous, Desbiens et Dalpé) ont pris le parti d'imposer la voix et la gueule sur le même plan que les vers, tout en libérant leur écriture des exigences de la rime et de la métrique, au besoin.

J'ajouterai le nom de Marc LeMyre à la liste de ceux qui écrivent à voix haute. Bien que ce Torontois d'adoption ait un C.V. bien garni (théâtre, dramatiques radio, un recueil de poèmes), *...gaga pour ton zoom* concrétise son entrée dans l'univers de la poésie électrique, comme il se plaît à qualifier la démarche de ce premier disque compact. Paru aux éditions Prise de parole en automne dernier, l'enregistrement a ce qu'il faut de trips et de *trips*, de phrases clins d'œil ou coups de poing, pour imposer LeMyre au-delà du cercle restreint des littéraires.

La lune comme le phare d'une moto-cyclette à jamais épinglé dans le cauchemar d'un ciel à temps plein. La lune comme un signal d'alarme qui s'éteint toujours un peu plus chaque nuit parce que tout le monde s'en fout.

Mais LeMyre ne se contente pas d'explorer la musicalité inhérente à la langue, parant ses textes de couleurs qui empruntent autant au rock qu'au jazz, aux idiomes africains et à la musique actuelle. Les climats intoxicants qui se dégagent de ces 19 poèmes doivent beaucoup à la palette du multi-instrumentiste Dominique Saint-Pierre, lequel s'était fait connaître au sein du groupe Kif-Kif avant de se tourner vers la composition pour le théâtre. Fins stratèges, nos complices ouvrent le bal avec « Il pleut », une tranche de pop joyeusement monocorde qui affiche sans ironie apparente ses couleurs 80. Ayant ainsi retenu notre attention, LeMyre retrouve aussitôt sa voix de poète pour nous plonger dans un climat de série noire à la Raymond Chandler.

Le téléphone sonne pis ça sonne exactement comme quelqu'un qui a composé un faux numéro. Je réponds, pis à l'autre bout ça dit : « Je vrille et torpille. Je suis un soldat efficace. Mais tout le monde pense que je suis un improbable poète, la tête vissée dans les livres... »

Cette dualité stratégique – l'intello kamikaze – lui va comme un gant (de boxe ?), mais tout comme le masque du chanteur pop, il s'agit d'un leurre, d'une façon détournée d'introduire une fable douloureusement actuelle, née de ces images que la télévision a vidées de leur sens, sinon de leur impact.

Les tours jumelles sont mortes. Quand la première est tombée, l'autre lui a dit : « Laisse-moi pas comme ça petite sœur, moi non plus je veux plus continuer. J'ai toutes les finances du monde sur mon dos et dans mon cœur. » Pis là comme une femme trop souvent battue qui n'arrive plus à comprendre, elle aussi s'est laissée mourir.

À coup de métaphores et d'interjections, LeMyre a défriché un espace de multiples libertés : celle d'alterner entre réalisme et onirisme, entre humour et dénonciation, mais aussi entre différents registres langagiers, comme pour suggérer que le poète est partout chez lui, bien qu'il n'ait de comptes à rendre à personne. Mais peu importe l'approche, sa plume refuse l'exclusion, invitant ceux que la Littérature majuscule n'a pas coutume d'interpeller, et qui n'abordent désormais la poésie (ou quelque chose qui s'y apparente) que par le biais du rock ou du rap. À l'écoute de cette écriture rigoureusement éclatée et jouissivement sonore, force est de conclure que LeMyre ne demanderait pas mieux.

La jeune fille avait beaucoup aimé le spectacle... et elle me confia : j'aimerais tellement être folle pis vraie comme eux autres mais je le peux pas ; j'ai été élevée comme un blé d'Inde, bien droite, avec la permission de seulement sourire en septembre.

Réponse salutaire à l'hermétisme des uns et au nivellement vers le bas des autres, *...gaga pour ton zoom* rehausse la barre tout en faisant la courte échelle à ces enfants blé d'Inde qui ont besoin de folie – et donc de poésie – douze mois par année. ■

